

Espace géophysique et espace humain, rencontre télescopique de deux horizons à la lumière de « Ama de Grand-Bassam » d'Anoma Kanié

Roland Patrick N'GBOFAI-LOGON, Université Peleforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire)

ngbofair@gmail.com

Résumé

Les fécondités herméneutiques de la géocritique la disposent à accueillir l'espace comme l'instrument-noyau de l'entreprise analytique du texte littéraire. Or, l'espace, précisément au nom de l'élasticité de son champ acceptionnel et métaphorique, peut figurer aussi bien l'instance géophysique que le corps humain. Dès lors, la ville africaine, en l'espèce Grand-Bassam, encode, sous son vernis architectural, son relent mémoriel et sa sécrétion culturelle, une possible rencontre des espaces que la géocritique aidera à interroger et à sonder. La texture enchâssante de « Ama de Grand-Bassam » d'Anoma Kanié apparaît alors comme un sédiment dont la saisie conduira à lire l'interpénétration des espaces géophysique et humain.

Mots-clés : Géocritique, Espace, Relent mémoriel, Sécrétion culturelle.

Abstract

The hermeneutical fecundities of geocriticism dispose it to welcome space as the core instrument of the analytical enterprise of the literary text. However, space, precisely in the name of the elasticity of its acceptanceal and metaphorical field, can represent both the geophysical instance and the human body. From then on, the African city, in this case Grand-Bassam, encodes, under its architectural varnish, its remembrance and its cultural secretion, a possible meeting of spaces that geocriticism will help to question and probe. The embedding texture of "Ama de Grand-Bassam" by Anoma Kanié then appears as a sediment whose grasp will lead to reading the interpenetration of geophysical and human spaces.

Keywords : Geocriticism, Space, Memorial scent, Cultural secretion.

Introduction

La figuration de l'espace dans le champ artistique constitue l'un des poncifs autour desquels s'agrègent les herméneutiques des œuvres de création. Ainsi, qu'il se laisse saisir comme une entité, abstraite ou non, déterminant un intervalle segmentaire entre des objets, des êtres, des astres ou entendre comme un « contenant aux bords indéterminés », l'espace semble charrier l'idée d'une « volupté naturante », expression chère à Pierre Sansot (2004 [1996], p. 78). Cet intérêt pour l'instance spatiale acquiert une épaisseur singulière dès lors qu'il se crée un cadre représentatif de la sentimentalité par lequel sont éprouvées les perceptions. Vu sous cet angle, l'espace jouit d'un coefficient prédilectif au cœur des joutes poétiques tant et si bien que ces dernières expriment un ressenti effervescent qui se situe en un macro-locus. Les délicatesses de l'enrobage et/ou de l'encodage de l'énoncé poétique pourraient autoriser à lire l'espace non pas seulement dans sa matérialité surfaciale, agrégée à des subtilités normatives, mais aussi et surtout dans sa valence sécrétrice de flux métaphoriques.

Le poète et diplomate ivoirien, Anoma Kanié, dans *Les Eaux du Comoé*, à travers l'un de ses textes à relent lyrique, semble rendre un hommage émouvant à une figure paragonique de la ville de Grand-Bassam : Ama. La mise en relation des deux termes (Ama et Grand-Bassam) fait affleurer, dans le texte, une tranche de l'Histoire de la Côte d'Ivoire. C'est donc en toute opportunité que la présente réflexion s'intitule: "Espace géophysique et espace humain, rencontre télescopique de deux horizons à la lumière de "Ama de Grand-Bassam" d'Anoma Kanié.

Mais au fond, comment le personnage et la ville se laissent-ils paramétrer comme des espaces qui s'imbriquent, s'interpénètrent et s'interlisent de manière aussi réflexive que dynamique ? Quelle est la plus-value de cette scripturarité de la sous-jacence ou de l'interconnexion spatiale sur l'économie sémantique du texte ? Pour aider au décryptage des attentes du sujet, la géocritique sera convoquée. Il s'agira d'explorer quelques éléments en relation avec la transgressivité, telle qu'énoncée par Bertrand Westphal (2007) et la référentialité, sous sa couture complétée par Diandué Parfait (2013), à travers les topoclectes. L'analyse s'articulera alors autour de trois points essentiels : ville et figure féminine : entre réalité spatiale et métaphore de l'espace, axiologie opératoire du complexe spéculaire ville/femme, Grand-Bassam : peinture d'une ville africaine d'inspiration coloniale.

1. Ville et figure féminine : entre réalité spatiale et métaphore de l'espace

Notion à la fois pluridisciplinaire et transversale, l'espace revêt une acception aux résonances éclatées. Pour l'essentiel de notre argumentaire, l'espace sera convoqué sous la charge sémantique d'« une étendue indéfinie » balayant de son immensité une foultitude d'objets. Il s'éprouve, en géométrie pure, comme une donnée articulée autour de trois paramètres nodaux, à savoir le point, la droite et le plan. L'espace, qu'il soit évoqué en mathématiques, en géométrie pure, en physique ou en astronomie, met en extension l'idée d'une massification de repères agrégés autour de codes qui peuvent être, selon le contexte, des points, des droites, des vecteurs, des fonctions, des distances.

Le philosophe français, Henri Bergson, conçoit justement l'espace comme une donnée quantitativement mesurable et un algorithme de positionnement ou d'alignement des unités dans un champ ouvert. Il s'agit donc d'un macro-marqueur qui désigne tantôt un ensemble abstrait aux bordages illimités tantôt une étendue surfacielles en laquelle et/ou par laquelle s'ordonnent les éléments qui s'offrent à nos perceptions. Vu sous cet angle, l'espace fédère un agrégat de lieux et de choses. De cette façon, l'espace géophysique pourrait renvoyer à une modalité perceptive qui figure toutes les constructions et les représentations ayant vocation à situer "locativement" une scène ou un propos en un milieu tangible, en une portion à épaisseur physique, ou encore en un lieu géographiquement éprouvable.

Dès lors, l'espace géophysique sera entendu comme un milieu dont l'étendue repose sur une échelle de grandeur quantifiable, à l'échelle terrestre. En l'espèce, l'espace géophysique, résultant du complexe structurant des lieux, pourra inviter à scruter l'architecture et le vécu des villes en général et d'une ville africaine, en particulier.

Se trouvera alors abordée l'occurrence dénotative de l'espace. Par ailleurs, le rapprochement métaphorique de l'espace avec la figure féminine sera réalisé sur l'autel de l'analogie et de l'homologie.

1.1. Déterminants théoriques de la spatialité urbaine

Une ville se typifie par une caractériologie ; c'est-à-dire la combinatoire de traits qui en assurent l'identité. Il s'agit, entre autres, de la densité démographique, du niveau de développement des équipements infrastructurels, de l'architecture, des activités (administrative, économique, politique, culturelle) qui s'y exercent. Vu sous ce jour, la ville décrit et prescrit une matrice existentielle dont les ressorts sont orientés et colorés

par les exigences du milieu. En d'autres termes, le locus urbain, en ce qu'il est, par ce qu'il donne à voir, par sa richesse matérielle auréolée du trafic multi-aspectuel qu'il charrie et par sa rhétorique usuelle, adresse un cadre spatial marqué du sceau de la modernité. Par son bordage géographique et son cadre physique, la ville se laisse tenir comme une véritable réalité spatiale, au sens d'une étendue, d'une portion de l'étendue occupée par des êtres et des objets. Cette entité spatiale s'épanouit à l'aune d'un écosystème interactif. Aussi la ville souscrit-elle, dans sa matrice conceptuelle, à un idéal politique qui préexiste à son avènement. Elle est porteuse de rêve et de projet. En cela, son érection vise la constitution d'un corps de société aux fins de réalisation de la Cité idéale.

Cependant, loin d'être un lieu exclusivement féérique, la ville apparaît comme un réceptacle d'inégalités humaines et de fractures sociales. Y vivre appelle donc une posture d'obstination, un relief de conquête, un horizon de concurrence ; bref un état de résilience pour braver les nombreux défis qui s'amoncellent et se renouvellent, au quotidien. Ainsi, l'imaginaire de la ville se nourrit à la fois d'un ensemble de perspectives enthousiastes et d'une angoisse du péril ou de la faillite de cette vision idéale, idéale, à mesure que se réalise la découverte. L'expérience du dépaysement et la posture du questionnement intérieur destinent à une sorte de quête identitaire dont les termes énoncent un voyage vers une « poétique de la Relation » (E. Glissant, 1986 [1956]). En réalité, se décline ici toute la complexité du commerce que le sujet entretient avec les urbanitudes ; c'est-à-dire les habitudes urbaines. Les villes africaines, en ce qu'elles procèdent, pour la plupart, de l'ère coloniale, emportent les suffrages de l'imaginaire occidental qui, en sa qualité de centre, implémente et déploie sa vision dans la périphérie. La ville africaine porte donc un pan de la mémoire coloniale occidentale si bien que l'architecture des édifices, les matériaux de construction, la qualité des rapports interhumains et les activités en sont marqués. Sylvère Mbondobari (2015, p. 164) écrit, à ce sujet :

Le choix du site devant servir à la construction d'une ville pendant la période coloniale n'est pas fortuit. Il répond à des exigences techniques, économiques et stratégiques. D'autre part, il est l'expression d'un imaginaire fortement commandé par les impératifs et les exigences coloniales. Si pour les historiens, les géographes, les sociologues et les architectes « la ville est d'abord une croissance », pour le littéraire, elle reste essentiellement le produit d'un imaginaire.

En clair, la ville africaine figure une réalité qui raconte et rend compte d'un espace géophysique dont la texture dénotative est expressive. Par ailleurs :

Les études anglophones soutiennent l'idée que le corps n'est pas « une chose » mais un projet, ou une œuvre : le corps est inscrit dans l'espace et devient espace d'expression. Cette conception s'appuie également sur les théories du sociologue français Henri Lefebvre lorsqu'il analyse les points d'intersection entre le corps et l'espace social (Simonsen, 2005). Pour H. Lefebvre, chaque corps vivant est un espace, il se produit dans l'espace et, en même temps, il produit cet espace. Ainsi, les approches relevant des travaux de Lefebvre conçoivent que, d'un côté, chaque membre de la société est relié à l'espace, se situe dans cet espace. Et elles considèrent que, d'un autre côté, l'espace sert d'intermédiaire ou a un rôle de médiateur à travers lequel chacun cherche à appréhender quelque chose ou quelqu'un d'autre (A.-C. Hoyez, 2014, p. 59).

Les courbures translatives de cette assimilation pourraient fonder et légitimer l'idée que la figure féminine se pose comme la métaphore de la ville.

1.2. Éléments de métaphorisation de la ville

Pour mieux saisir les subtilités langagières portées par la métaphore, il semble idoine d'interroger ou de sonder son étymon grec « *metapherein* » qui signifie « transporter ». Selon Dumarsais, une métaphore est « une figure par laquelle on transporte [...] la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit » (C. Chesneau Dumarsais, 1988 [1730], p. 135). Elle opère, par cela-même, une mutation de sens et entretient la tension d'une construction sémique calquée sur le prisme bijectif d'un référent source assimilé à un référent cible. Ici, le premier niveau de métaphorisation met en relation le corps et l'espace ; le second, par effet induit, convoque la figure féminine et la ville. En réalité, la spatialité du corps procède de sa conception en tant qu'étendue et surface d'écriture ou lieu de thésaurisation de l'histoire, de la culture ainsi que des savoirs des peuples. Ce faisant, le corps devient un véritable milieu ouvert dont les éléments constitutifs — le point, la droite, le plan — assurent des logiques structurelles.

Ainsi, le substrat corporel apparaît comme un espace en soi avec des coordonnées relevant aussi bien du sensible que de l'intelligible. La poésie de la ville, tant par sa plastique architecturale, son rythme que par la poétique qui en découle, semble poser

l'espace urbain comme un lieu synergique dont la quotidienneté est encline à une sentimentalité frétilante, à une affectivité parlante. De cette façon, la ville se fait à la fois foyer matriciel, espace générateur d'épaisseur démographique et unité extensible, à l'instar de la femme. La ville est alors assimilée, à bien d'égards, à une femme en raison de la communauté du complexe sémique eau/terre qu'elles copartagent. De plus, si la ville et la femme jouissent d'un pouvoir attractif énorme, c'est, sans doute, en raison de la sève mythologique qui associe à la terre le principe féminin. C'est, peut-être, cela qui justifie le genre féminin attaché au substantif « ville ».

En outre, nombre de villes mythiques sont désignées par le féminin. En témoignent Rome ou Jérusalem. À cela, il convient d'ajouter que, dans l'imaginaire des peuples aux traditions urbaines, les portes de la ville sont le symbole de l'organe reproducteur féminin ; d'où l'idée d'ouvrir ses portes pour engendrer un flux démographique et de fermer ses portes pour traduire un reflux démographique. La porte figure, de ce point de vue, l'opérateur crucial par lequel s'effectue la magie du nombre en croissance ou en décroissance. Elle est annonciatrice de vie ou de mort, d'ouverture ou de fermeture, d'accouchement ou d'avortement, d'hyménée ou de divorce, de complicité charnelle ou de viol, d'agrément ou de rejet, de fertilité ou de stérilité.

À l'évidence, la ville « transporte » le référent de la jeune fille, de la fiancée, de la mère, de la femme violée, de la femme stérile, de la femme abandonnée ou de la femme guerrière ; bref le référent de la figure féminine. Après avoir identifié quelques marqueurs de la réalité spatiale tant à l'échelle dénotative (ville) que sur le plan métaphorique (corps féminin), il semble idoine de scruter les modalités tangibles de la rencontre télescopique entre l'horizon urbain et l'horizon féminin, dans le poème d'Anoma Kanié : « Ama de Grand-Bassam ».

2. Axiologie opératoire du complexe spéculaire ville/femme

La ville et la femme, en tant que modalités spatiales par détermination différentielle, opèrent en une sorte de géométrie ensembliste qui les rend à la fois profondes et énigmatiques. Ainsi, le personnage d'Ama se pourrait lire comme une espèce partielle, partielle et partitive du locus de « Grand-Bassam ». C'est cela qui induit sa résonance synecdochique des urbanités. A contrario, la ville de Grand-Bassam, riche de son identité de profondeur, se fait le lit, le nid et la robe nuptiale de l'être canonique qui s'y trouve. Elle réalise, pour ainsi dire, l'assomption d'Ama et se constitue creuset métonymique du personnage.

2.1. Ama, une résonance synecdochique des urbanités

La particule prépositive "de" contenue dans le titre « Ama de Grand-Bassam », au-delà de l'idée de provenance ou d'origine qu'elle préfigure, pourrait se laisser entendre comme la marque ou la griffure d'une appartenance aussi viscérale qu'ontologique à un topos précis. En d'autres termes, la préposition "de" ne signifierait pas que la provenance locative du personnage d'Ama mais elle évoquerait ici l'idée que Ama fait corps avec Grand-Bassam. Elle fait partie intégrante de Grand-Bassam, de son identité, de son architecture, de son histoire, de sa géographie parce que la géographie de son corps est superposable à la géographie naturante de la ville. Ama se fond, pour ainsi dire, dans l'algorithme matriciel de Grand-Bassam ; elle se dissout dans l'ADN de la ville bassamoise. L'une ne saurait alors être envisagée sans l'autre ; Ama renvoyant à la partie microcosmique, au roseau influant et Grand-Bassam, évoquant le tout macrocosmique. C'est justement cette syntaxe rhétorique de la partie mise en rapport avec le tout qui légitime l'approche synecdochique des urbanités. Pierre Fontanier, grammairien français, inscrit justement la synecdoque dans les « tropes par connexion ». Il note :

Synecdoque, en grec Συνεκδοχη [sunekdokhê], compréhension, conception, de συν [sun], avec, ensemble, et de εκδεχομαι [ekdekhomai] prendre, concevoir : prendre ensemble, avec, cum ; et conséquemment, comprendre, d'où compréhension. La Synecdoque comprend deux objets sous le nom d'un seul, ou énonce un objet au lieu d'un autre qui, se trouvant avec celui-là dans le rapport du tout à la partie, ou de la partie au tout, y tient une intime connexion physique ou métaphysique (P. Fontanier, 1977, pp. 261-262).

Pour éclairer l'interconnexion des champs spatiaux (Ama et Grand-Bassam), la transgressivité, en tant qu'instance modulatrice de la géocritique westphalienne, sera convoquée. En effet, au sens où l'entend François Hartog (2001 [1980], p. 487), « Transgresser veut dire sortir par hubris de son espace pour entrer dans un espace étranger ». De cette façon, les promesses du poème en présence inviteront à tenir en concurrence l'espace humain (Ama) et l'espace géophysique (Grand-Bassam). Ce faisant, le mouvement transgressif charrie, sous l'entendu d'Even-Zohar, l'idée de « d'intrarelations au sein d'un système unique et d'interrelations entre systèmes distincts, soit les corrélations qu'un système entretient avec des systèmes contrôlés par d'autres communautés » (I. Even-Zohar, 1990, p. 23). De cette façon, l'assonance en [a], observable dans l'anthroponyme "Ama", semble inviter à une extension transgressive des limites du

système spatial métaphorique pour engager une prise de route vers le système spatial dénotatif de l'urbanité. Dès lors, s'il est vrai que le vocalique [a] induit, par sa graphie, une géométrie de la fermeture, il n'en demeure pas moins que par son signifiant acoustique ou sonore, il figure une ouverture. En clair, Ama célèbre à la fois la liturgie d'une ville dont l'architecture est fermée, restreinte, réduite à un périmètre ténu et l'épiphanie d'un topos ouvert à la perméabilité du cordon littoral. En sus, la fécondité symbolique de la lettre inaugurale de l'alphabet français (a) exprime le schème de la tête — pouvant correspondre à la partie septentrionale de la ville — et le berceau, permettant de justifier la qualité fondatrice de cette ville dans le rayonnement macrospatial de la Côte d'Ivoire.

Finalement, cette fermeture-ouverture ou cette ouverture-fermeture fait de Grand-Bassam, une véritable porte d'entrée des explorateurs dans l'arrière-pays. Au bout du compte, l'assonance en [a], en ce qu'elle suggère une ouverture, une porte ou une enceinte close, entre en résonance avec la chute métaphorique « l'urne de ta chair ». Par effet de glissement syntagmatique vers le système géophysique, ce vers final pourrait symboliser le contenant électif, le lieu où l'on entre et d'où l'on sort, la maison, le château, le centre, la villa dorée. Par ailleurs, l'évocation de la « poitrine », au vers 2, au-delà de ce qu'elle pourrait renvoyer à un relief vallonné, par endroits, dessine le circuit, le tracé ou le trajet du découvreur. Vu sous cet angle, la « hanche » désigne le flanc ou le littoral en ce qu'il entretient une proximité et une promiscuité avec la zone portuaire de « l'urne de [l]a chair », lieu par excellence des peuplements, des commerces et des métissages.

En outre, l'hypermobilité des espaces induit le principe que la transgressivité se construit autour de la double articulation de dépossession territoriale et de reconquête territoriale. Ce faisant, l'identification morphémique d'Ama peut être entendue comme une véritable apocope du substantif « Amazone ». Dès lors, le trajet mené par le personnage féminin épouse la trajectoire d'un combat héroïque, d'une lutte émancipatrice dont Grand-Bassam devient la représentation canonique. C'est certainement ce qu'évoquent les vers 10 et 11 : « Chaque pas que tu imprimes aux sols Musique et soulève une partie de ma vie. » Ama finit donc par se confondre à l'être-même de la ville. La marche glorieuse des amazones alterne les opérations de dépossession (départ d'un point d'origine que l'on quitte) et de reconquête (investissement d'un point d'arrivée que l'on conquiert).

2.2. Grand-Bassam, une métonymie des profondeurs du féminin

La ville de Grand-Bassam se laisse lire/dire comme une matrice, une enveloppe, un contenant dont le relief est rendu prégnant par la qualité du contenu. Le schéma translatif de l'équation part, cette fois, de la ville à la figure féminine. Se projettent donc tout le jeu et tout l'enjeu de la métonymie : l'évocation du contenant pour désigner le contenu. Pierre Fontanier aligne la métonymie, au nombre des tropes par correspondance. Justement, *les tropes par correspondance consistent dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet qui fait comme lui un tout absolument à part, mais qui lui doit ou à qui il doit lui-même plus ou moins, ou pour son existence, ou pour sa manière d'être* (P. Fontanier, 1977, p. 79).

Ainsi, en grec *μετωνομία* [metônumia], changement de nom, *δ'ονομα* [onoma], nom, et de *μετα* [meta], qui, dans la composition, signifie changement. Ce trope est fondé sur un rapport de correspondance entre deux objets qui existent l'un hors de l'autre : ce rapport est en général celui de la cause à l'effet, ou de l'effet à la cause (*ibid.*, p. 261). La transgressivité, capitalisant les traits définitoires évoqués dans le segment précédent, consistera en un basculement des points d'intersection d'un système sémiotico-spatial à un autre. Ici, l'intérêt sera accordé aux symboles comme constructions vectorielles des mobilités spatiales. L'un des symboles de Grand-Bassam qui structure le texte d'Anoma Kanié est le « soleil » (vers 2).

Au-delà de l'idée d'un topos éclairé, évolué, irradié, affranchi des pesanteurs obscurantistes, le soleil revêt ici une connotation singulière : il met en relief l'une des profondeurs de la figure féminine d'Ama. En effet, le soleil figure la virilité, la puissance, l'énergie masculine. De par sa position transcendantale et son fort rayonnement, il est révélateur des nudités congénitales. Ainsi, cette toge masculine est-elle revêtue par la figure d'Ama dont le parcours est, en soi, un amas d'expériences tricotées des fils de la lutte émancipatrice, de la détermination dignifiante, de la marche victorieuse pour l'affirmation de la dignité humaine.

De plus, l'évocation des « hibiscus », en sus de leur rapport à la route des Comptoirs, semble porteuse d'un imaginaire d'exotisme et d'érotisme féminin. La comparaison de la poitrine d'Ama à la « papaye » en ajoute à la sensualité exotique de la femme, issue de Grand-Bassam. De la forme géométrique au langage chromatique, tout ou presque semble célébrer la félicité géographique du topos bassamois qui se superpose à la sensualité géographique du physique de la femme ; ce qui en fait une véritable Madone et une muse pour le poète. S'il est vrai que la convocation allusive du « soleil », de la « neige », du « toit », de la « papaye », des « hibiscus », de l'« urne » fait penser à une

citadinité merveilleuse, il n'en demeure pas moins que les jointures symétriques avec le corps féminin renvoient à un tableau lascif. En d'autres termes, le paysage urbain est riche de marqueurs érotiques. L'espace de Grand-Bassam jouit donc d'une identité compositionnelle avec le corps féminin.

Aussi, ces deux espaces inspirent-ils au visiteur désir de conquête, ivresse de possession, volonté d'occupation, quête folle de plaisir, soif de jouissance, besoin de caresses et envie de pénétration. À l'évidence, la ville et la femme, Grand-Bassam et Ama, sont embarquées dans une perspective spéculaire tant et si bien que l'une réfléchit la lumière de l'autre, à l'instar du miroir. Mais au fond, ce texte d'Anoma Kanié ne s'offre-t-il pas à la lecture comme une véritable peinture de la ville africaine de Grand-Bassam ?

3. Grand-bassam : peinture d'une ville africaine d'inspiration coloniale

Le texte "Ama de Grand-Bassam" se livre à la consommation du lecteur comme une véritable télescopie de cité urbaine par le prisme du foyer pictural. Autrement dit, l'analyse du poème, par le jeu de la référentialité, tenu par les soins de la perspective topolectale de Diandué Parfait, pourrait offrir la perspective d'une lecture de l'énoncé sus-mentionné en tant que peinture référentialisante de la vie créative de la ville africaine de Grand-Bassam.

3.1. Prolégomènes topolectaux à la perception picturale de la ville

Le texte d'Anoma Kanié forge son identité scripturale autour d'une construction spatiale à densité dénotative : celle de Grand-Bassam. Ce déterminant principal fonde alors l'approche topolectale, en tant que modalité opératoire de la référentialité. Ainsi, le premier niveau de perception désignative du topos en jeu, dans le texte, est celui du topomorphème. Il s'agit ici d'identifier l'étiquette nominale sous laquelle ou par laquelle le sujet spatial ou l'actant spatial est accueilli dans l'antre textuel. C'est le lieu de « la désignation caractérielle de la spatialité ; c'est-à-dire une désignation qui met en avant le caractère de la spatialité dans l'actant d'un texte donné » (P. Diandué, 2013, p. 76).

Au-delà de la nominativité désignationnelle de cet espace, il revêt une personnalité embryonnaire que Diandué appelle « caractère », en tant que trait particulier, force suggestive, identité micro-déterminée que la toposémie s'efforcera de porter à maturation. En l'espèce, la charge caractérielle de « Grand-Bassam » pourrait être tributaire des générosités herméneutiques de l'onomastique toponymique qu'elle

appelle. En effet, « Grand-Bassam » serait la conjonction fusionnelle d'une expression des Appolos ou Appoloniens¹ (peuple du Sud de la Côte d'Ivoire) « Ba-souan » (Viens me charger) et d'un dire des Abourés² « Alsam » (Il fait nuit). Le texte intégral serait donc : « Il fait nuit. Viens me charger ». Autrement, viens m'aider à porter la charge qui étale les limites de mes forces physiques au terme d'une journée de dur labeur. Il se dégage donc non seulement une essence de solidarité, une quête de générosité, un réalisme de possession mais aussi et surtout une profondeur des silences de la nuit. C'est donc cet amas d'informations qui fondent le caractère de la spatialité en présence.

L'autonomie sémantique à laquelle accède la désignation spatiale (P. Diandué, p. 80) de Grand-Bassam, auréolée de la figure d'Ama qui lui donne une connotation singulière, justifie finalement la propriété topolexématique de l'espace étudié. Le deuxième moment de l'analyse topolectienne/topolectale est la détermination de l'instance toposémique. Diandué Parfait définit le toposème comme un *espace fictionnel sémantiquement instable qui pourrait développer des rapports paradigmatiques, homologues, antithétiques ou autonomico-hyperboliques avec l'extra-texte. Il se caractérise en effet par hémisémie, par xénosémie ou hétérosémie et par hypersémie (ibid., p. 77)*. En d'autres termes, il s'agit, à l'occasion de cette étape du travail, de un bref inventaire ou une historiographie compendieuse des valences sémiques possibles valences que le topos étudié charrie. De cette façon, se dessine une configuration toposémique que l'auteur classe en trois groupes : **l'hémisémie** (les sèmes sont partiellement représentés dans le texte), **la xénosémie ou hétérosémie** (les sèmes affectés à la représentation de l'espace dans le discours fictionnels sont étrangers à l'espace du hors-texte) et **l'hypersémie** (les sèmes sont surenchéris, surdéterminés). Le préalable qui doit être justifié en vue de la remarque sur le profil toposémique est celui du répertoriage des indices sémiques convoqués. Sont-ce des sèmes nomino-désignatifs, des sèmes historiques ou des sèmes locatifs ?

Dans « Ama de Grand-Bassam », le topos Grand-Bassam est un sème nomino-désignatif dans la mesure où il « se rapporte au nom ou à la désignation du lieu ou de l'espace dans la fiction en référence au hors-texte » (*ibid.*, p. 78). En effet, « Grand-Bassam » évoqué dans le texte a/est une étiquette appellative qui renvoie à la ville historique et première capitale de la Côte d'Ivoire, de 1893 à 1900 : Grand-Bassam.

¹ Les Appolos ou Appoloniens, (au Ghana : Nzema), sont un peuple réparti entre le Ghana, dans la région de Takoradi et Sékondi et l'Est de la Côte d'Ivoire, dans la région de Grand-Bassam et Aboisso.

² Les Abourés constituent une population vivant au sud-Est de la Côte d'Ivoire. Ils font partie des Akans lagunaires situés entre le fleuve Comoé et la lagune Aby.

De toute évidence, le sème se rapportant au lieu ou à l'espace dans le poème fait référence à un hors-texte réel. Par ailleurs, une lecture attentive et précautionneuse du texte d'Anoma Kanié met en relief l'existence de sèmes historiques. Il faudra entendre alors par sèmes historiques, « les sèmes qui se rattachent à l'Histoire d'un espace ou d'un lieu fictionnel en relation avec le hors-texte » (P. Diandué, 2013, p. 78). Dans le texte en présence, l'interconnexion de termes et d'expressions — « Ama » (vers 1), « poitrine » (vers 2), « Me rappelle la papaye » (vers 3), « Chaque pas que tu imprimes aux sols » (vers 10), « urne » (vers 16) — crée une constellation sémique qui renvoie à un épisode historique de la vie de Grand-Bassam.

S'il est vrai que l'anthroponyme « Ama » est de désignation féminine, cette lecture acquiert toute sa légitimité par la convocation du substantif «poitrine» dont le relief proéminent est portée par la comparaison avec « la papaye ». En sus, le décryptage du générique Ama, comme apocope du terme Amazone, établit la perspective d'une communauté de femmes dont le sens du combat pour la dignité humaine et l'héroïsme sont éprouvés. À cela s'ajoute l'idée de marche, de parcours pédestre, de trajet à pieds comme en témoigne l'enjambement des vers 10 et 11 : *Chaque pas que tu imprimes aux sols Musique et soulève une partie de ma vie*. En ce qu'elle n'a rien d'une marche gratuite, d'une ballade puérile, d'une promenade élégante, ce mouvement des ama (zones) est mû par un idéal de justice, de liberté et de dignité. Il s'agit, par conséquent, d'un mouvement qui traduit, sans ambages, la volonté de s'affranchir du cordon ombilical d'une tutelle colonisatrice ; d'où la convocation du mot « urne » dont la dénotativité charrie l'idée d'une élection. Par cela, par cela-même et par cela seul, le texte d'Anoma Kanié, paru en 1951, fait inéluctablement chorus avec l'épisode de la marche des femmes de 1949, à Grand-Bassam.

En réalité, en décembre 1949, des femmes ont organisé et mené une marche pour protester contre les dérives de la puissance coloniale et exiger la libération de leurs époux, frères arbitrairement emprisonnés. Au regard de ce qui précède, les ama(zones) de Grand-Bassam apparaissent comme des pionnières de la lutte émancipatrice de la Côte d'Ivoire. C'est là tout l'enjeu du lecteur-modèle d'Umberto Eco qui saura entretenir et tenir l'exégèse du texte par son inscription dans un environnement historico-culturel en résonance avec les frétillements, les frémissements, les pulsions cardiaques du texte. Les sèmes locatifs, pour leur part, sont définis comme des « sèmes se rapportant à la localisation du lieu ou de l'espace dans la fiction en relation avec l'extra-texte » (P. Diandué, 2013, p. 78). Il s'agit, en réalité, de recenser ou d'identifier quelques

informations intra-textuelles qui ont vocation à situer locativement le topos convoqué ; c'est-à-dire des éléments du lieu ou de l'espace qui font penser à un tracé repérable dans l'extra-texte objectal. Ainsi, l'évocation de « la papaye mûrissant au soleil » et surtout la personnification des « hibiscus en fleurs écartant leurs jupes rouges » pourraient faire penser au Quartier France dont le paysage était justement orné de papayers et d'hibiscus dont la couleur rouge en rajoutait au charme éclatant de la Cité. La combinatoire des sèmes nomino-désignatifs, des sèmes historiques et des sèmes locatifs de Grand-Bassam fondent, par toposémie inductive, l'identité isosémique du locus sus-évoqué. « L'isosémie est la résultante mimétique de la représentation de l'espace dans la fiction. Elle établit une conformité [...] mais surtout la similitude désignative [des sèmes portés par l'espace fictionnel et l'espace extra-textuel] » (*ibid.*, p. 80). La superposabilité des espaces, au cœur du régime isosémique, fait admettre la possibilité de concevoir le texte comme reflet pictural et photographié du topos étudié ; la peinture, décrivant elle-même d'un espace autonome.

3.2. Identité picturale d'un locus urbain symbolique

« Ama de Grand-Bassam » pourrait se lire, en fin de compte, comme un véritable tableau, en raison de sa qualité de copie du réel. D'essence figurative par la netteté des objets et des formes convoqués (relief féminin de la poitrine, soleil, toit, hibiscus, pas, doigts...), la peinture de Grand-Bassam se nourrit d'un gisement chromatique fort intéressant. En effet, par dérivation symbolique, le tableau « Ama de Grand-Bassam » met en extension aussi bien des couleurs primaires : le rouge (jupes rouges, au vers 6), le jaune (papaye mûrissant au soleil, en sa phase terminale de maturation) que des couleurs secondaires : le vert (papaye mûrissant au soleil, en sa phase naissante de maturation), l'orangé, en tant que mélange de rouge et de jaune ; la neige évoquée au vers 4 renverrait alors au blanc. De cette façon, la tricoloration de l'orange, du blanc et du vert — en son érection verticale —, pourrait faire chorus avec le drapeau de la Côte d'Ivoire. Or, justement, la verticalité est le symbole de l'être debout, de la virilité aboutie et de l'audace incarnés par la figure centrale du tableau : Ama, personnage canonique et générique de la lutte émancipatrice menée par les amazones. Inscrite dans une sorte de perspective à un point de fuite, encore appelée perspective conique centrale ou perspective frontale, Ama cristallise le point sur lequel se focalise le regard de l'observateur. Les bordures balnéaires de Grand-Bassam, la générosité du paysage qu'offre cette ville en font le nid d'une vie créative favorable au génie impressionniste (1874). Au fond, les peintres impressionnistes quêtent l'impression optique par le prisme de la lumière et du

mouvement (Claude Monet, Edgar Degas, Camille Pissarro). Leur rapport quasi-culturel à la lumière a justement fait d'eux de véritables amoureux de l'invention de la photographie. Par ailleurs, il paraît idoine d'indiquer que « Ama de Grand-Bassam », à la lumière du principe de l'isosémie, peut être lue comme une photographie ou une carte postale de la ville de Grand-Bassam. Grand-Bassam, carrefour des arts, possède un musée du costume, une maison des artistes et plusieurs micro-espaces d'exposition des talents des artisans.

Conclusion

En définitive, il convient de retenir que les espaces géophysique et métaphorique dessinent la perspective ensembliste d'une rencontre télescopique de deux horizons. Ce faisant, par la transgressivité et les topolectes, la géocritique s'est présentée comme une clé de lecture pertinente de l'instance spatiale du texte littéraire. De cette façon, l'analyse géocritique a abouti à la découverte de l'exigence tensive d'une polysensorialité du fait catégoriel de l'espace. Le jeu croisé des spatialités a enfanté d'une peinture de l'urbanité coloniale et postcoloniale. Tout bien considéré, la richesse du texte d'Anoma Kanié et la profondeur historique de Grand-Bassam en font une ville aux vies créatives, véritable socle d'un imaginaire dynamique.

Références bibliographiques

- CHESNEAU DUMARSAIS César, 1988 [1730], *Des Tropes ou des différents sens*, F. Douay-Soublin (éd.), Paris, Flammarion, coll. « Critiques ».
- DIANDUE Parfait, 2013, *Topolectes 2*, Paris, Éditions Publibook.
- EVEN-ZOHAR Itamar, 1990, « Polysystem studies », *Poetics Today*, 11 : 1, p. 23.
- FONTANIER Pierre, 1977 [1821-1830], *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
- GLISSANT Edouard, 1986 [1956], *Soleil de la conscience*, Paris, Seuil.
- HARTOG François, *Le Miroir d'Hérodote*, 2001 [1980], Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- HOYEZ Anne-Cécile, 2014, « Le Corps comme espace en soi et espace à soi ? Regards géographiques sur la complexité d'une pratique corporelle mondialisée : le yoga », *Information géographique*, n° 1.
- KANIE Anoma, 1951, *Les Eaux du Comoé*, Paris, Les éditions du Miroir.
- SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, 2004 [1996], Paris, Editions Payot et Rivages.
- WESTPHAL Bertrand, 2007, *La Géocritique, Réel, Fiction, Espace*, Paris, Les Editions de Minuit.